

GUIITARR

& C L A V E

**Les Doors
s'ouvrent**
**Scorpions,
Vive le Hard!**
**Culture Club
traduit**
**l'Afrique se
réveille**
**Où répéter
dans de bonnes
conditions?**

MENSUEL/BELGIQUE 120 F/ICANADA 275\$/SUISSE 6 F/ITALIE 4.800 LITRES

M-1355-38-15 F

**Renaud
balance
tout!**

UN DISQUE A LOS ANGELES, L'INAUGURATION DE LA NOUVELLE SALLE DE LA VILLETTE, UN CIRÉ DE MARIN À LA PLACE DU CUIR DES BANLIEUES...

— Un nouvel album enregistré à Los Angeles, Renaud à la radio, Renaud à la télé, et des affiches depuis deux mois pour annoncer ton spectacle au Parc de la Villette où tu inaugures la nouvelle salle. C'est la grande rentrée Renaud ?

— C'est la première fois que je joue vingt jours de suite à Paris dans une salle aussi importante et comme le spectacle a été acheté par un producteur, il a sorti la grosse artillerie pour ne pas perdre de blé. 3700 places ! il faut remplir, et encore on a choisi la plus petite jauge, il y a une possibilité de 5700 places. La scène est dans les mêmes proportions et je ne suis pas large d'épaules, alors j'ai meublé derrière moi. En plus j'arrive, je me plante derrière le micro, je me plante derrière ma guitare et basta ! Alors il faut que les autres bougent, qu'ils soient eux spectaculaires, puisque je ne suis pas une bête de scène. Mais c'est un peu l'escalade, la sono énorme, les éclairages, les musiciens, et maintenant des choristes comme sur le disque, même un quatuor à cordes pour en agacer certains et amuser les autres. Moi j'aime aussi chanter des trucs comme *La Teigne* en

m'accompagnant tout seul à la gratte. C'est difficile de faire de la chanson et du spectacle en même temps. Il y a quatre ans à Bobino je faisais une première partie musette et une seconde partie un peu plus rock. C'était une bonne formule, et puis j'adore Bobino, ce genre de salle music-hall avec les fauteuils rouges et le balcon, tu vois le regard des spectateurs au dernier rang (l'exagère un peu !). Je vais d'ailleurs recommencer ça, jouer là-bas pendant quatre mois avec juste une contrebasse, un accordéon et deux guitaristes. Mon prochain disque sera enregistré aussi selon cette formule si toutes les nouvelles chansons le permettent.

— Tu n'es pas content de ton dernier disque ? Pourquoi avoir enregistré à Los Angeles avec des musiciens américains ?

— Je ne suis pas vraiment déçu mais je ne renouvellerai pas l'expérience. J'avais passé quinze jours aux States, deux ans avant, et je m'étais bien éclaté. J'avais envie d'y retourner avec des potes et d'enregistrer dans une ambiance «vacances», assez décontractée. En fait je

me suis fait chier et mes potes se sont éclatés. Le disque coûtait cher et je me suis astreint à être là tout le temps : cinq semaines bloqué en studio. J'ai même assisté au mixage alors qu'en principe je viens juste avant la prise définitive pour rajouter un peu de voix ou d'accordéon. Et puis il y avait une ambiance bizarre, c'est des requins efficaces mais très durs. Il y a toujours un mec du syndicat payé comme un musicien pour surveiller ce qui se passe. Je voulais voir une fois pour toutes si le son, les studios, les musiciens, c'était aussi bien que ça. En fait, ils ont les mêmes micros, tout pareil mais une autre façon de travailler, plus sérieuse. Ce que j'ai gagné au niveau du son, je l'ai perdu en éclaterie. Le disque est mieux réalisé mais manque de fantaisie, et la fantaisie ne tient pas seulement à ce que j'écris. Le prochain sera enregistré à Paris.

— Au studio Ramsès et pour Polydor ?

— Pour la maison de disques je ne sais pas encore. C'est la fin du contrat chez Polydor et on m'a fait des propositions intéressantes par ailleurs.

C'est la lutte, et comme il y a la Villette, j'ai préféré retarder les négociations. On verra dans six mois. De toute façon, le prochain album sort dans un an et demi. J'enregistrerai sûrement chez Ramsès et pas parce que c'est moins cher. Ramsès c'est une façon de travailler très décontractée qui me convient, on est entre potes et mes arrangeurs bossent là. J'ai toujours fait des disques peu coûteux par rapport aux ventes, c'est pour ça que je n'avais pas de scrupules à me faire offrir, pour une fois, une production américaine. Il y a une grande distance entre ce que j'écris et ce qui est enregistré. *HLM* par exemple n'était qu'une chanson à trois temps style moyen-âgeux, écoute ce que c'est devenu. Il n'y a pas longtemps que j'ai de bons arrangements.

Sur les premiers disques c'était une vraie catastrophe, on me collait des gens qui faisaient n'importe quoi et je ne pouvais pas intervenir, je ne connais pas une note de musique et je suis nul à la guitare. Genre trois arpèges à la main droite et dix accords à la main gauche, en plus je ne travaille jamais l'instrument. Alors heureusement que j'ai de bons arrangeurs !

— Comment as-tu commencé à composer des chansons en t'accompa-

gnant avec une guitare ?
— Les influences ont été très diverses. Je ne suis pas spécialiste d'une seule musique. J'ai beaucoup écouté le classique comme le musette, Brassens ou les yéyés. A dix-huit ans, j'ai eu ma grande époque baba, Jefferson Airplane, les groupes californ-

EMBRAYAGE NEUF POUR RENAUD





estival d'Auvers-sur-
compagnie. J'ai de
s aimé les Stones,
s et Dylan (lui,
écroché depuis
it, mais j'adore le
que). Enfin ma
influence — ça
sembler bizarre,
Hugues Aufray!
dizaine d'années
à peine des
bière fois que je
ça a été la cla-
vec des bottes
ont n'appelait
des santiags),
un T-shirt et
vant lui, les
nt tous le
vate. Quand
enant à des
ou seize
issent le
aujourd'hui,
ont peut-
l'époque
roles, la
ottait, et
cé à tra-
à il est
cet ins-
envie
e jouer
rien,

sauf des poèmes d'adoles-
cent tourmenté genre: «Y
a-t-il une vie avant la mort?
etc.». J'ai piqué la guitare
espagnole à ma grande
sœur, une gratte de merde à
vingt sacs qu'elle avait eue à
Noël et qu'elle n'avait jamais
utilisée, et je me suis mis à
composer.
— Tu parles de ta sœur,
dans quel milieu familial
as-tu grandi?
— Je raconte ça à chaque
interview depuis sept ans. Je
suis né dans un milieu assez
difficile à définir, je ne suis ni
un fils à papa ni issu du lup-
penprolétariat. J'ai passé
toute mon enfance et mon
adolescence à Paris, Porte
d'Orléans. Mon père était
écrivain jusque dans les
années 50: des romans et,
après la guerre, des polars
sous un pseudonyme améri-
cain, c'était la mode. Ensuite,
employé par Hachette, la
pieuvre, il a écrit des livres
pour enfants, à la com-
mande. Après avoir rencontré
ma mère, il s'est trouvé un
poste de prof d'allemand
dans un lycée. Ma mère res-
tait à la maison: il y avait du

boulot avec six gosses! J'ai
pas été un enfant gâté, sinon
d'amour et d'affection, je n'ai
jamais crevé de faim mais ce
n'était pas l'opulence. Mon
père est de vieille souche
protestante, originaire de la
région de Montpellier. Des
écrivains, des pasteurs, des
intellectuels, surtout des profs.
Mon arrière-grand-père pater-
nel était prof de grec en Sor-
bonne. Du côté de ma mère
c'est chtimi: des mineurs.
Mon arrière-grand-père
maternel est descendu à la
mine à treize ans, à vingt ans
il travaillait chez Renault à
Paris, et en 1917 il est parti
en Russie. C'est un vieil
anarcho-stalinien, parfois un
peu réac. A la maison, il y
avait deux cultures, mon père
n'écouait qu'un seul chan-
teur, Brassens, du classique,
un peu de jazz genre Elling-
ton, c'est tout. Ma mère
écouait plutôt — en douce
— Piaf, Chevalier, et du
musette, en cachette. Je dois
à ma mère le goût de l'accor-
déon et à mon père le fait que
j'en joue. En tout cas que je
fasse de la musique. Je dois

aussi à mon père le goût pour
le Ricard et à ma mère le
goût pour la bière... Il y avait
une bibliothèque, mais je n'ai
jamais rien lu. Je dévorais
Spirou, Tintin et Astérix et
mes seules connaissances
littéraires se bornaient aux
trucs chiants et obligatoires
du lycée: Rousseau et Vol-
taire. J'ai réellement com-
mencé à lire quand j'ai arrêté
mes études vers dix-sept,
dix-huit ans.
J'ai bossé dans une librairie
pendant deux ans et rattrapé
le temps perdu: tout Boris
Vian, tout Prévert, tout
Bruant, tout Maupassant, un
livre me plaisait... Je lisais
l'œuvre complète de l'auteur.
Après la librairie j'ai fait tout
plein de petits boulots: bar-
man, plongeur, représentant,
n'importe quoi. Vers
1972/1973 je fréquentais un
bistrot à Montparnasse et je
suis devenu ami avec les
cuirs, les loulous du coin. J'ai
commencé à parler et à
m'habiller comme eux.
— Le blouson de cuir et le
verlan sont un peu ton image
de marque, ton look?
— Chacun choisit son look.

**SON PÈRE N'EST PAS UN
CÉLÈBRE MÉDECIN DE NEUILLY.
S'IL N'A PAS FAIT DE PRISON,
IL Y A CHANTÉ. EN GUISE DE
FOULARD, IL PORTE LE
KEFIA PALESTINIEN. QUANT
AU PC...**

Quand j'ai eu mon premier
cuir, je me suis senti bien
dedans, plus fort, plus bara-
qué, un cow-boy. J'avais
l'impression de faire peur aux
bourgeois, d'appartenir à une
classe ou plutôt à une race,
d'être un rebelle.
— Et pourquoi le kefia
autour du cou?
— D'abord, parce que ça
tient chaud. J'avais besoin
d'une écharpe pour protéger
mes cordes vocales, ça caille
à Paris! Bien sûr je n'ai pas
choisi n'importe laquelle,
celle-ci c'est l'écharpe du
peuple palestinien. Je ne suis
pas un usurpateur comme on
l'a dit. C'est pour ça que les
mecs de banlieue m'appré-
cient. Je m'intéresse à eux,
même s'il est vrai que je suis
surtout un témoin. Je n'ai pas
vécu les mêmes galères et je
ne suis pas fondamentale-
ment de la même race. Tant
qu'il s'agissait de se saouler
la gueule dans les bistrots,
de foutre la merde et de partir
dans certains délires ça
allait, mais dès qu'il fallait
franchir le pas qui mène à la
cabane je disais halte à tout.
Même bourré il y avait une
barrière que je ne pouvais
franchir. Je ne suis pas aussi
fou, aussi désespéré que les
mecs qui n'ont pas peur de la
prison. Je n'ai jamais eu
envie de finir la nuit à Fleury.
Mon milieu familial était sta-
ble, je pouvais rentrer chez
mes parents à six heures du
matin, me taper un sandwich,
prendre un polar et aller me
coucher. J'ai chanté la ban-
lieue parce que ces gens
m'intéressent, et puis je ne

vois pas ce que j'aurais pu
chanter d'autre... Enfin si, sur
le dernier disque il y a des
choses beaucoup plus per-
sonnelles, mais si j'en juge
par la tournée de cet été, ça
les touche aussi.
— Ton public s'est beau-
coup élargi avec ces nouvel-
les chansons. Est ce que tu
sais qui vient à tes concerts?
— Au départ j'ai chanté pour
les copains de bistrot,
ensuite les spectateurs des
cabarets et des théâtres pari-
siens: le Théâtre du Marais,
la Cour des Miracles,
l'Abbaye, l'Echelle de Jacob.
Je chantais des trucs à moi
et un peu de répertoire
musette pour la manche. A
l'époque je jouais avec un
accordéoniste et un autre
guitariste quand ça marchait
pas trop mal. C'est à partir du
Théâtre de la Ville, en 1979,
que j'ai eu un véritable
orchestre sur scène. Mainte-
nant tout le monde me dit
que mon public s'est élargi,
je ne sais pas exactement,
on verra à la Villette.
— Pourquoi refuses-tu de
chanter à la fête de l'Huma?
— Ils me détestent et de
toute façon je ne veux pas
créditer des gens qui ont une
telle attitude en Afghanistan
et dans les pays de l'Est. J'ai
chanté il y a longtemps dans
les fêtes coco, en province.
Je me disais que les gens
étaient venus pour la fête et
qu'ils n'étaient pas plus coco
que moi. Et puis, le Parti a
commencé à me descendre à
cause d'une chanson: *Ous
que j'ai mis mon flingue?* On
s'est fâché à mort, ils m'ont

décreté «ennemi de la classe
ouvrière». Tu peux te dire:
«Je suis artiste, je fais mon
métier, peu importe qui
m'emploie». Mais de temps
en temps il faut quand même
faire des choix. Ou alors le
mec qui accepte de jouer à la
fête de l'Huma doit accepter
de jouer pour les partis de
droite. Moi je défends
d'autres trucs, comme je
peux. Par exemple, jouer
dans les prisons. Je suis prêt
à recommencer si les aumô-
niers ou les éducateurs me
contactent. Bien sûr il faut
que ça tombe dans une
période où c'est possible:
pas au moment d'une tour-
née quand tous les musi-
ciens sont partis. Bref, je pré-
fère jouer gratis pour Méde-
cins sans Frontières, que de
toucher dix briques pour la
fête d'un parti politique, de
gauche ou de droite.
— Tu écoutes beaucoup
de musique en ce moment?
— Un peu la télé, un peu la
radio, surtout la bande
FM, des trucs comme 95.2
et NRJ, et puis quelques
disques. En ce moment
Bob Dylan, Bonnie Tyler
et Kim Wilde. Mais je
vais chez le disquaire
une fois tous les deux
ans et là c'était il y a
quinze jours. C'est les
trois albums que j'ai
achetés, maintenant je
vais les écouter jus-
qu'à ce qu'ils soient
complètement usés.
En France, j'adore Hig-
geline, c'est le plus
grand, le plus fou;
mais j'aime aussi Ca-

brel (il suffit d'écouter mon
dernier disque pour s'en ren-
dre compte), Lavilliers (de
moins ses chansons
j'aimais bien Capdevielle
ses deux premiers albu-
m'avaient foutu la claque
ou des gens comme T
faine que je découvre se-
ment maintenant. Il faut
je craque à la pre-
écoute pour être sûr c
aimer longtemps. Dan
cas-là je peux aller tr
et essayer de faire be
pour eux. Avec mon f
a même produit des
sur le fric de l'édition
chansons: Corazon
qui marche un peu
en concerts, Ka
groupe hard orig
Lyon, et maintenan
Guierre qui fait des
tastiques mais de
maison de disqu
Tu vois que je ne
pas seulement a
aux loub...

